

# MÉLANGES RELIGIEUX!

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10.

MONTRÉAL. SAMEDI, 2 JANVIER 1847.

No. 1.

ADRESSE

AUX

P A T R O N S

DES

## MÉLANGES RELIGIEUX.

POUR LES PAUVRES.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,  
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,  
Quand partout alentour de vos pas vous voyez  
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,  
Candelabres ardents, feux éclatants des lustres,  
Et la danse, et la joie au front des conviés ;

Tandis qu'un timbre d'or, sonnait dans vos demeures,  
Vous change en joyeux chants la voix grave des heures,  
Oh ! songez-vous parfois que, de faim dévoré,  
Peut-être un indigent, dans les carrefours sombres,  
S'arrête, et voit donner vos lumineuses ombres  
Aux vitres du salon doré ?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,  
Ce père sans travail et que la faim assiège ;  
Et qu'il a dit tout bas : " Pour un seul que de biens !  
" A son large festin que d'amis se récrient !  
" Ce riche est bienheureux, ses enfans lui sourient !  
" Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens ! "

Et puis à votre fête il compare en son âme  
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,  
Ses enfans affamés, et leur mère en lambeau,  
Et, sur un peu de paille étendue et muette,  
L'aïeule, que l'hiver, hélas ! a déjà faite  
Assez froide pour le tombeau !

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.  
Les uns vont tout courbés sous le poids de leurs peines ;  
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.  
Tous n'y sont pas assis également à l'aise :  
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaïse,  
Dit aux uns : Jouissez ! aux autres : Enviez !

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,  
Et fermentée en silence au cœur du misérable.  
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,  
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache  
Tous ces biens superflus où son regard s'attache  
Oh ! que ce soit la charité !

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre,  
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,  
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant ;  
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,  
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,  
Dira : " Buvez ! mangez ! c'est ma chair et mon sang ! "

Que ce soit elle, oh ! oui, riches ! que ce soit elle.  
Qui, bijoux, diamans, rubans, hochets, dentelle,  
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,  
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,  
Des bras de vos enfans et du sein de vos femmes,  
Attrache tout à pleines mains !

Donnez, riches. L'aumône est sœur de la prière.  
Hélas ! quand un vieillard, sur notre seuil de pierre,  
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;  
Quand petits enfans, les mains de froid rougies,  
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,  
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez ! afin que Dieu, qui dote les familles,  
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles ;  
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;  
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;  
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges  
Passer dans vos rêves la nuit.

Donnez ! il vient un jour où le monde nous laisse.  
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.  
Donnez ! afin qu'on dise : " Il a pitié de nous ! "  
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,  
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,  
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,  
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme ;  
Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;  
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,  
Contre tous vos péchés vous ayez la prière  
D'un mendiant puissant au ciel !

VICTOR HUGO